

Séminaire d'été 2021, L'Identification

Mercredi 25 août 2021

Intervention de **Mathilde Marey-Semper**

Pourquoi l'identification au trait unaire ?

Tout d'abord je tiens à remercier mes collègues pour l'invitation qui m'a été faite de participer à ces journées sur ce thème de l'identification.

Lorsque l'on m'a proposé de travailler cette question, je me suis trouvée face à ce signifiant sur lequel je butais et qui a orienté mes réflexions : « pourquoi ».

Si nous prenons le parti d'interroger rigoureusement chaque terme du sujet - à l'instar de la démarche philosophie - nous commencerions par mettre en évidence les deux registres de ce terme « pourquoi » : celui qui interroge d'une part les raisons qui viseraient à expliquer l'identification au trait - cette dernière étant alors considérée comme un postulat, un fait à partir duquel revenir à la cause - et d'autre part celui qui s'intéresserait au motifs, au but d'une telle identification. Pour quoi - en deux mots -, dans quel but un sujet s'identifierait-il à un trait plutôt qu'à autre chose? A la jouissance de l'autre par exemple, à l'objet? De quoi relève cette identification, l'identification au trait unaire par rapport aux autres ?

A l'heure où la clinique contemporaine nous donne à entendre de nouvelles modalités de rapport à l'Autre qui ne semble plus nécessairement soutenu de manière privilégiée par une identification au trait unaire, cette question « pourquoi une identification au trait? » nous invite à réinterroger ce qui soutient une telle identification mais également à tendre l'oreille à la clinique, plus particulièrement à ces sujets contemporains qui posent avec défiance à l'analyste cette question : au nom de quoi privilégier une identification au trait plutôt qu'à la jouissance? Ce sont ces questions que nous tenterons de déblayer dans cette exposé...

I) C'est quoi ce trait ?

En revenant à cette notion d'identification dans le but d'en articuler quelque chose aujourd'hui devant vous, je me suis très vite retrouvée embarrassée par le lien établi par Lacan entre trait unaire et identification secondaire et les difficultés à saisir ce que recouvre l'identification au

trait à l'aune des différentes propositions de Lacan à ce sujet selon les années, propositions qui partent de la conceptualisation freudienne sans pour autant lui rester fidèle. Cela m'a amenée à reprendre les différents types d'identification – et en particulier les deux premières – pour tenter d'éclaircir de quoi il s'agit lorsque nous parlons d'identification au trait unaire. Plus précisément : celle-ci est-elle une nécessité langagière ? Auquel cas tout parlêtre aurait affaire à ce trait. Ou bien relève-t-elle d'un choix du sujet ? Ces questions sont importantes car elles touchent à la question de la structure, à partir de laquelle nous nous orientons dans notre pratique.

Alors, c'est quoi ce trait ?

Séminaire L'identification (61-62): le trait unaire comme support de la différence, à la différence au signe

Dans son séminaire l'Identification, Lacan reprend les trois identifications freudiennes et distingue ainsi l'incorporation – qui relève d'une identification primitive, mythique et directe au père –, de l'identification symbolique - au trait unaire -, de l'identification hystérique. Mais l'articulation entre cette identification primordiale, pour laquelle il privilégie d'ailleurs le terme d'« incorporation » et l'identification symbolique n'a rien d'évidente.

En effet, dans sa leçon du 28 mars 1962, et tout au long de ce séminaire par ailleurs, Lacan met en évidence la logique par laquelle, « l'apparition de cette dimension de l'Autre est l'émergence du sujet »¹, en tant que « l'avènement du trait unaire [...] de la Chose il efface tout ». Formulé ainsi, sujet et Autre émergent dans un même mouvement, celui de l'avènement du signifiant, avec ce qu'il implique de perte primordiale. La proposition topologique du tore qui se constitue des tours répétés de la demande jusqu'à former l'entour du cercle vide du désir rend compte de ce mouvement. Ce qui fait écho à cette formule soutenue dans la leçon du 29 novembre 1961 : « l'Un comme tel est l'Autre »², où l'Un renvoie à cette structure de l'unité comme pure différence, celle du signifiant. Je vous lis ce passage : « [...] à la différence du signe, ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas ; ce qui, dans le signifiant, implique cette fonction de l'unité, c'est justement de n'être que différence. C'est en tant que pure différence que l'unité, dans sa fonction signifiante, se structure, se constitue. »

¹ Lacan, J., *L'identification, Séminaire 1961-1962*, Editions de l'Association Lacanienne Internationale, p. 240

² Ibid., p. 45

Lorsque, deux leçons plus loin, Lacan parle du trait unaire comme « support comme tel de la différence »³, il rend ainsi absolument équivalent trait unaire et signifiant.

Séminaire Le transfert (60-61) : Trait unaire comme signe ?

Pourtant, dans l'une des dernières leçons du séminaire précédent, celui sur le transfert, Lacan précise ceci : « Ce n'est pas dire que cet **einzig** **Zug**, ce trait unique, soit pour autant donné comme signifiant. Pas du tout. Il est assez probable [...] que c'est possiblement un signe. Pour dire que c'est un signifiant, il en faudrait plus. Il faut qu'il soit ultérieurement utilisé dans, ou qu'il soit en rapport avec, une batterie signifiante. Mais ce qui est défini par cet ein einziger Zug, c'est le caractère ponctuel de la référence originelle à l'Autre dans le rapport narcissique. »⁴ Puis il évoque ce grand I du trait unique, signe de l'assentiment de l'Autre dans le miroir qui permet de s'extraire de la relation purement imaginaire, « ce regard de l'Autre [...] s'intériorisant par un signe »⁵, nous précise-t-il.

Alors, ce trait unaire, signe ou signifiant ? Devient-il signifiant dans un effet rétroactif de la métaphore paternelle ? De quelle manière un signe pourrait-il permettre de s'extraire de la rivalité imaginaire ?

Ici nous nous heurtons à un point de butée quant à cette notion d'identification au trait. En effet, si Lacan parle dans le séminaire l'Identification d'une identification de signifiant, ne devons-nous pas considérer que ce séminaire n'est à lire qu'à partir d'une réflexion qui inclurait l'après-coup de la métaphore paternelle ? D'ailleurs, sa topologie de l'enlacement des tores ne représente-t-elle pas le jeu de la demande et du désir entre le sujet et l'Autre... Dans la névrose ? Que veut dire s'identifier à un signifiant ?

II) De l'identification primordiale aux destins de l'identification au trait

Sans doute l'une des difficultés réside-t-elle dans le rapprochement que fait Lacan entre la première et la deuxième identification, qui répond en un sens au paradoxe suivant : si l'identification symbolique relève de la deuxième identification – comme il le soutient dans son séminaire l'Identification -, si elle implique une incorporation primordiale, incorporation de l'Autre en tant que tel, comment concevoir de l'Autre – qui ne se définit que d'être un système

³ Ibid., p. 64

⁴ Lacan, J., *Séminaire livre VIII, Le transfert*, 1960-1961, Paris, Seuil, 1991, p. 414

⁵ Ibid.

symbolique – sans cette inscription première du signifiant ? Finalement, comment envisager un Autre sans S1 ?

Concernant la première identification, Freud évoque l'incorporation d'un père « dans sa fonction débridée, d'avant le père de la loi œdipienne »⁶. En privilégiant la traduction « d'incorporation », Lacan met l'accent sur l'effet, sur le corps, de cette identification primordiale. Dès lors le corps n'est plus seulement organisme mais se trouve marqué par le langage. Peut-être pourrions-nous dire que, si l'incorporation n'est pas identification de signifiant, elle est malgré tout effet du symbolique, effet de l'Autre. A l'instar de la trace de pas de Vendredi sur l'île de Robinson. La trace fait d'abord signe au sujet qu'il y a de l'Autre, qu'il y a quelqu'un d'autre pour Robinson. L'effacement de cette trace indique un sujet réel. Tracer, faire un cerne autour de cette trace effacée a fonction de repère, de reconnaissance qu'ici il y avait la trace d'un pas, ce qui revient à substituer au signe - à celui de la trace de pas - un signifiant⁷. Mais que la trace effacée soit ou non cernée, il y a de l'Autre. Peut-être pouvons-nous ici distinguer différents choix face à cet Autre desquels relèvent différentes structures cliniques.

La clinique de l'autisme, et en particulier celle des autistes refusant d'user du langage, nous amène à considérer des situations où l'aliénation au S1, ou identification au trait unaire, n'a pas lieu. Quant à savoir si le choix se joue au niveau de l'identification primordiale sans laquelle aucune autre identification n'est possible ou au niveau de celle au trait unaire, la question reste ouverte et il semblerait que celle-ci fasse débat entre plusieurs collègues. Il s'agirait en tout cas d'un refus d'inscription au lieu de l'Autre qui, par ailleurs, ne dispense pas de l'aliénation langagière à laquelle aucun parlêtre n'échappe. Comme si ces sujets, pour les cas les plus extrêmes, refusaient cette nécessité langagière qui découpe leur monde par le truchement des signifiants, rejetaient le fait que le symbolique puisse mordre sur le réel. Pas de demandes à l'Autre, sans lesquelles on le sait, aucun sujet ne peut émerger : si l'Un comme tel est l'Autre comme le dit Lacan, impossible de refuser l'Autre sans l'Un. Pas de sujet, pas de reste de la division comme effet d'inscription au lieu de l'Autre.

A la question pour quoi l'identification au trait unaire - pour quoi en deux mots - nous pourrions répondre à ce point de notre réflexion : pour être d'une manière ou d'une autre dans un certain

⁶ Stevens, A., « Deux destins pour le sujet : identifications dans la névrose et pétrification dans la psychose », *Feuillet du Courtil*, Bruxelles, Le Champ freudien, n° 2, mai 1990

⁷ Lacan, J., *L'identification*, *Séminaire 1961-1962*, Editions de l'Association Lacanienne Internationale, p. 134

rapport à l'Autre. Pour ne pas être seul sur son île. Bien que l'identification au trait ne suffise pas à faire lien social...

La psychose et la névrose pourraient ainsi être considérées comme deux destins de l'identification au trait unaire : du côté d'une pétrification dans la psychose – comme le propose Alexandre Stevens - pétrification de la signification⁸ -, tandis que dans la névrose, l'identification en tant que telle au signifiant vient barré l'Autre, le père d'avant la loi œdipienne et organiser d'une certaine manière, phallicement dirons-nous, la chaîne signifiante. Mais dans les deux cas, « le trait unaire [comble] la marque invisible du signifiant », pour reprendre les propos de Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir »⁹. Le S1 comme trait de l'ensemble vide, « trait de la place à partir de quoi, il y a un là, à partir de quoi le « rien du tout » change de valeur car on peut dire qu'il n'y a rien du tout, mais là. »¹⁰ et qui amène Jacques-Alain Miller à proposer le mathème S1/S barré pour rendre compte de l'identification symbolique, en repartant du mathème de Lacan I(A)/S barré, qu'il déduit du graphe du désir dans « Subversion du sujet et dialectique du désir »¹¹.

Cela nous permet d'y voir un peu plus clair : si le S1, « le trait unaire [comble] la marque invisible du signifiant [et] aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi »¹², c'est bien que le sujet est déjà barré, mais « structurellement vide, vide de signifiant »¹³. Et c'est bien parce qu'un signifiant vient s'inscrire au lieu de l'Autre que le psychotique peut parler, échanger, quelles que soient les suppléances que cela lui demande afin d'organiser le langage dont il use, à défaut de signification phallique.

Ces différents destins de l'identification au trait unaire nous permettent d'envisager, ou tout du moins d'interroger d'autres rapports possibles du sujet au trait. Si le sujet peut y être aliéner sans séparation qui lui permettrait de s'inscrire dans l'intervalle entre S1 et S2, comme c'est le cas dans la psychose, où s'il peut au contraire se loger dans cet écart dans la névrose, pouvons-nous imaginer un autre rapport à ce signifiant primordial ? Et cela peut-il nous éclairer d'une quelconque façon sur la clinique à laquelle nous avons affaire aujourd'hui ?

⁸ Colombel-Plouzennec, A, Sandras, C., « Identification symbolique et construction du sujet », *Les identifications, De Massenpsychologie aux Uns-tout-seuls, Suite & Variations*, 2017, p. 22

⁹ Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1966, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1996, p. 808

¹⁰ Colombel-Plouzennec, A, Sandras, C., « Identification symbolique et construction du sujet », *Les identifications, De Massenpsychologie aux Uns-tout-seuls, Suite & Variations*, 2017, p. 26

¹¹ Ibid., p. 25

¹² Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1966, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1996, p. 808

¹³ Guyonnet, D., « L'identification et le discours analytique », *Les identifications, De Massenpsychologie aux Uns-tout-seuls, Suite & Variations*, 2017, p. 29

III) Identification et actualité clinique

Le lien entre discours de l'Autre social contemporain et subjectivité est interrogé par Jean-Noël Donnart à partir de cette question de l'Idéal du moi. Repartant de la fonction « essentiellement pacifiante »¹⁴ de l'Idéal du moi – nous supposons ici, repris par l'après-coup de la métaphore paternelle -, en ce qu'il comble le manque-à-être du sujet, il pose ainsi la question : « Quand l'assise-même de l'Autre de la tradition et de la transmission vacille sur ses bases, quand le discours de l'Autre apparaît toujours davantage pluralisé, éclaté, multiple, que devient l'identification ? « Que se passe-t-il lorsque l'inconsistance descend au niveau de l'identification ? » »¹⁵

Si le sujet, comme nous l'avons vu, ne peut se passer d'une aliénation au S1 dès lors qu'il accepte d'user du langage, la clinique actuelle, dont celle dite « contemporaine », nous donne à entendre un rapport à la jouissance qui ne serait plus nécessairement régulé, traité de manière privilégier par l'Idéal, le trait. Que pouvons-nous alors repérer des identifications dans l'actualité de notre clinique ?

La clinique contemporaine ainsi que l'expansion d'une certaine clinique actuelle qui se supporte de discours extrêmes et la prolifération des actes de violences collectives, mises en lien avec le constat que l'engagement dans ces extrémismes ne relève d'aucune structure particulière, viennent interpellier le clinicien sur l'articulation entre identification, extrémisme et lien social contemporain.

Si l'identification symbolique est la condition nécessaire à la reconnaissance d'une place d'exception, d'un au-moins-un à partir duquel organiser le lien social, qu'en est-il d'une « identification – symbolique – inconsistante » pour le lien social lui-même ? Et que pourrait bien être une telle identification symbolique « inconsistante » ?

Sans doute pouvons l'entendre comme ne prévalent plus nécessairement dans sa fonction de régulation, au regard de la position du sujet vis-à-vis de l'Autre. Ce qui permettrait de rendre compte de la radicalité de certains discours ou certains actes chez des sujets névrosés, mais aussi de manière plus générale d'une clinique de la jouissance qui se distingue par le refus de s'engager dans un acte d'énonciation, avec les effets que nous constatons du côté d'une

¹⁴ Donnard, J.-N., *Les identifications, De Massenpsychologie aux Uns-tout-seuls*, Suite & Variations, 2017, p. 10

¹⁵ Donnard, J.-N., *Les identifications, De Massenpsychologie aux Uns-tout-seuls*, Suite & Variations, 2017, p. 11

crystallisation identitaire ou de l'expression de pulsions débridées qui indiquent suffisamment ce qu'il en est d'une mise à mal du lien social aujourd'hui.

Car en effet, si nous pouvons faire l'hypothèse que l'éclatement du corps social, comme en témoigne la pluralité des revendications sur la scène sociale, a des effets sur ce qui garantit le sujet comme Un dans son rapport à l'Altérité, nous pouvons malgré tout nous étonner de la forme que peut prendre aujourd'hui ce que nous appelions hier sans paradoxe un compromis. Comment expliquer qu'un sujet qui soutient son énonciation des lois de l'Autre qui limitent sa jouissance puisse en arriver à commettre un acte mettant à mal ce qui se trouve pourtant au cœur de sa structure, par un engagement détruisant le lien social ? Comment expliquer que ce trait auquel il s'est identifié et qu'il tient pour Idéal de son moi puisse être mis en quelque sorte hors-jeu (je) ?

Si Freud a étudié l'effet de l'identification au Un par projection de l'Idéal du moi dans les masses avec meneur jusque dans l'expression d'une barbarie soutenue par une haine commune, la levée des limites et des interdits qui ne relèverait pas d'une manière ou d'une autre d'un lien préservé à l'altérité, à un trait, interroge les conditions de possibilité de ces engagements radicaux prônant la jouissance individuelle jusqu'à l'extrémité de l'acte.

Tout semble se passer comme si cette « haine envers une personne ou une institution déterminées [qui] pourrait avoir une action [...] unifiante » - je cite ici Freud¹⁶ - dans le cadre d'une masse relevant de coordonnées particulières, trouvait aujourd'hui à s'exprimer sur l'ensemble de la scène sociale elle-même. Alors, ces coordonnées discursives et leurs effets identificatoires qui autorisent la levée des limites et interdits se retrouvent-elles aujourd'hui au sein de notre discours social contemporain ?

Sans doute le type d'identification privilégié par nombre de sujets constituant les masses contemporaines nous apporte déjà quelques éléments de réponse...

Dans son intervention « Les foules contemporaines : quelle analyse du moi ? », Angela Jesuino propose une analyse de ces foules contemporaines sans meneur qui ne sont pas organisées autour du Un.¹⁷ Elles seraient organisées « côté a », du côté, non du trait, mais de la jouissance. Et pour cause, comment se soutenir de l'identification au trait quand l'Autre est récusé ?

Ainsi, en délégitimant l'Autre, en lui refusant la possibilité de soutenir une quelconque vérité, c'est dans le même mouvement le jeu des identifications signifiantes qui se trouve délaissé. Là où le « je » consistait à chercher indéfiniment le signifiant premier, oublié, à l'instar de l'énigme

¹⁶ Freud, S., *Psychologie de masse et analyse du moi*, 1921, Paris, Editions Points, 2014, p. 98

¹⁷ Jesuino, A., « Les foules contemporaines, quelle analyse du moi ? », dans le cadre du Séminaire d'été 2017 de l'ALI, voir URL : <https://www.freud-lacan.com/getpagedocument/27108>

de la perte du livre manquant à sa place dans la bibliothèque, celui-ci s'affairerait plutôt aujourd'hui à vouloir en changer les règles... Les lois. Avec la perte de consistance, d'effets, qui peut en résulter.

Devons-nous alors envisager que la structuration des sujets aujourd'hui est fragilisée par le discours social au point de remettre en question nos catégories structurales traditionnelles sans lesquelles aucune orientation clinique n'est possible, qu'il s'agisse de celle du sujet ou de celle du social?

Autrement formulé : Cette déliaison à laquelle nous avons affaire dans le champ du social a-t-elle des effets sur les sujets par le truchement de mutations qui toucheraient à l'Autre lui-même ? C'est ce que s'est proposée d'étudier Hélène L'Heuillet dans le cadre du cycle de conférences organisé par le Cartel franco-brésilien de psychanalyse sur le thème « Foules avec meneur, foules sans meneur : approches de la subjectivité contemporaine », en faisant l'hypothèse d'une « crise du langage » qui concerne, je la cite « aussi bien l'usage généralisé des acronymes que la disparition de la ponctuation dans nos pratiques de « communication », ainsi que toute la subversion du sens des mots dans le vocabulaire politique, qui n'est plus de l'ordre de l'équivocité mais du mensonge. » Ce constat me paraît loin d'être anodin puisqu'il met en évidence un mouvement dans l'usage même du langage qui viserait – fantasmatiquement tout du moins - à attaquer ses lois dans leur fondement, à faire comme si nous pouvions nous en passer. En effet, si le langage ne se définit que d'être un système symbolique, qu'il implique une perte primordiale – le mot est le meurtre de la chose, nous dit Lacan, étant entendu que la chose en question renvoie à la jouissance -, une mutation discursive visant à attaquer les lois du langage ne saurait être sans conséquences sur le rapport du sujet à la jouissance dès lors que celle-ci touche précisément à ces deux caractéristiques essentielles : le signifiant dans son équivocité d'une part et l'absence à laquelle il renvoie d'autre part.

Si un sujet ne peut faire sans l'Autre, il lui reste néanmoins un choix à faire, choix quant à ce signifiant premier, ce trait unaire vis-à-vis duquel il se positionne et qui autorise certaines modalités de nouage des registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Les mutations de notre discours social pourraient-elles alors redistribuer les cartes d'un « je » en en changeant les règles ? Proposant ainsi aux sujets qui acceptent de s'y engager d'autres choix que ceux que nous avons coutume de rencontrer jusque-là ?

Je conclurai ce matin sur ces questions qui me semblent ouvrir un champ fécond de recherche pour qui accepte de se laisser travailler par l'inédit toujours renouvelé de la clinique...